

ANIMAUX SYMBOLIQUES, ANIMAUX INTERPSYCHIQUES

[Stefano Bolognini](#)

Presses Universitaires de France | « [Revue française de psychanalyse](#) »

2011/1 Vol. 75 | pages 103 à 120

ISSN 0035-2942

ISBN 9782130587422

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2011-1-page-103.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

II – L’animal dans la cure

*Animaux symboliques,
animaux interpsychiques*

Stefano BOLOGNINI

Le texte introductif de Geneviève Bourdellon et Béatrice Ithier, dense, synthétique et clair, décrit très bien la complexité du sujet et remplit, me semble-t-il, la fonction précieuse de maintenir dans le domaine psychanalytique une matière qui, pour diverses raisons, risque souvent d’être « surexcitée » par les projections et stimulations transférentielles activées avec force chez celui qui écrit.

Il est, en effet, très difficile de parler des animaux et de la façon dont nous nous entendons avec eux sans trop d’émotion et d’anthropomorphisme, c’est-à-dire sans tomber dans le fabuleux ; ou bien, au contraire, de manière trop dissociée et déshumanisée, c’est-à-dire en évitant un appauvrissement défensif à travers des clivages.

Les animaux (dans leurs multiples rôles potentiels, dont le texte d’introduction traite bien) nous amènent presque toujours à un contact très fort avec les fantasmes, les pulsions, les traces mnésiques et les affects liés au self primitif ou aux objets fondamentaux de notre enfance, de façon tout à fait naturelle.

Voici un exemple de cette puissance évocatrice : une visite de la maison de Freud, Berggasse 19, à Vienne, est l’occasion de voir une vidéo exceptionnelle montrant des scènes de vie familiale commentées par la voix d’Anna Freud, vibrante d’émotion, enregistrée à l’occasion de son retour historique dans cette ville pour le congrès de l’API en 1971.

Dans la vidéo, Anna reconnaît et décrit avec dignité et une émotion perceptible, mais contenue, les personnes et les événements qui se succèdent dans les séquences – d’abord son père et sa mère, puis ses frères et les amis de la famille ; les affects résonnent très vivement dans son témoignage plein de componction.

Il y a toutefois un moment particulier vers la fin du film, où Anna, de façon très humaine, « s’effondre » : précisément quand les deux chiens de la maison apparaissent.

Anna fond alors en larmes en reconnaissant « ces merveilleux animaux », se rappelant le lien profond et réciproque qui avait fait d’eux des membres de la famille à part entière.

J’évoque cet épisode à la fois tendre et douloureux comme emblème, historiquement significatif pour notre communauté analytique, de la force évocatrice irrésistible des animaux sur notre subjectivité au-delà de nos défenses.

En m’appuyant précisément sur cette force évocatrice, je traiterai dans cette brève contribution de deux thèmes, le premier plus traditionnel, le second plutôt atypique :

- les animaux dans le transfert analytique : l’apparition de l’animal – concret ou symbolique – comme indication potentielle d’un processus de représentation et d’intégration du self du patient pendant le traitement analytique ;
- les analogies entre la relation physiologique homme-chien et certains aspects du *travail de base* analytique : la construction d’une zone interpsychique naturelle dans les rapports réels entre l’homme et le chien, en tant que phénomène également intéressant pour la compréhension de certains mécanismes de base du processus psychanalytique. Les analogies concernent les processus naturels de création de zones d’échange intérieures entre êtres humains, en particulier dans la relation mère-enfant et, par la suite, aux niveaux fondamentaux de la relation analytique.

En un certain sens, le premier de ces deux thèmes concerne principalement l’intrapsychique du sujet, tandis que l’objet (dans ce cas, l’animal) remplit habituellement une fonction passive de représentation dans les vicissitudes du transfert.

Le second thème, au contraire, reconnaît et valorise l’interaction interpsychique entre deux cosujets, bien entendu compte tenu de la surdétermination intrapsychique : une interaction que je qualifie de « fondamentale », mais qui n’est pas nécessairement « élémentaire » dans sa dynamique, même si l’un des deux est un animal.

Je terminerai ma contribution, pour ainsi dire nettement en faveur du chien, par un hommage au moins partiellement réparateur au chat, en tant

que représentant métaphorique possible d'une fonction analytique essentielle : celle de l'intuition préconsciente.

Comme les exemples que je prendrai le montreront, la présence d'animaux, concrète ou en effigie, peut se révéler très significative au cours du traitement analytique. Mais afin d'éviter tout malentendu, je souhaite commencer par mettre au clair deux points importants, bien que l'on puisse les considérer dans une certaine mesure comme évidents, voire même un peu banals.

Dans un premier temps, je n'ai aucunement l'intention de soutenir le bienfait de l'interaction d'un patient avec un animal pendant la cure analytique.

Dans les deux séquences cliniques que je présenterai, les animaux (dans ce cas, des chiens) entrent en scène comme éléments concrets d'un *acting out* des patients : des éléments souvent à la limite entre l'équivalence et l'équation symbolique, insuffisamment représentés, non contenus et non transformés par l'élaboration analytique possible jusque-là dans le couple analyste-patient dont il est question.

Leur présence concrète a, à la fois, renforcé leur efficacité évocatrice et, en même temps, révélé la difficulté momentanée du patient à traiter symboliquement ce qui se passe en lui.

Dans un certain sens, ces animaux « réels » qui ont parcouru mon cabinet m'ont inévitablement amené à un *supplément* de réflexion élaboratrice.

Leur apparition matérielle, véritable *acting in* du patient, signalait « quelque chose de plus » qui devait entrer en scène de façon à me frapper directement et de façon sensorielle, mais demandait aussi d'être transformé, convoquant l'analyste au niveau du *working self* expérientiel, non pas seulement à celui du *working ego* investigateur et reconstruteur.

Le second point que je souhaite préalablement souligner est que l'apparition d'animaux dans le matériel de la séance peut mettre en évidence des aspects de toutes sortes sur l'axe allant de la normalité à la pathologie, des plus sains aux plus pathologiques.

Dans la deuxième partie de mon exposé, je m'intéresserai à des processus physiologiques sains de la relation homme-chien qui peuvent être utilisés (en distinguant bien ce qui doit l'être mais en repérant aussi les zones de correspondance) pour réfléchir sur des processus également sains de la relation fondamentale entre êtres humains, notamment ceux qui font avancer utilement le travail de l'analyse.

En ce qui concerne le premier point, celui de l'interaction concrète patient-animal, je désire encore préciser que je respecte sincèrement l'utilité de nombreuses pratiques de la *pet-therapy* (la thérapie par les animaux domestiques) dans le domaine psychiatrique, mais en soulignant qu'il s'agit là d'une réalité tout à fait différente du travail analytique.

J'ai eu l'occasion d'apprendre beaucoup de ceux qui se servent de ces techniques de façon professionnelle et j'ai été très intéressé par certains résultats d'études qui m'ont amené à réfléchir parallèlement, mais aussi comme analyste : par exemple, les études sur les altérations des paramètres biochimiques enregistrées expérimentalement chez des chiens (principalement des labradors), sélectionnés pour interagir avec des psychotiques gravement atteints, s'ils se trouvent en présence de ceux-ci plus d'une séance par jour ; ce qui m'a amené à m'interroger sur ce qui peut se passer chez un analyste qui se charge d'un trop grand nombre de séances avec des patients gravement atteints, même s'il est évident que la capacité métabolico-transformatrice d'un analyste est, comme on peut l'espérer, très différente de celle d'un chien-thérapeute (notons en passant que les chiens-thérapeutes ne sont pas des animaux dressés ; leur tâche consiste essentiellement à être eux-mêmes et ils sont sélectionnés pour leur capacité relationnelle, leur fiabilité et la solidité de leur caractère).

Je me suis également intéressé à des indications particulières pour le traitement de formes psychopathologiques bien différenciées chez l'enfant, où l'interaction avec le cheval – objet attirant mais très sensible et irréductiblement imprévisible, avec lequel l'enfant se trouve en un sens contraint de s'accorder de façon active –, est indiquée dans les formes d'autisme véritable, comme opposition à la tendance pathologique au retrait ; de façon surprenante, dans les syndromes d'hyperactivité à prédominance excitatoire-maniaque, le contact physique avec un autre animal est indiqué : l'âne, dont les rythmes cérébraux très lents (enregistrés par électroencéphalogramme) sont communiqués au patient à travers un contact psychosensoriel complexe et progressif.

Il va de soi que cette dernière observation m'a amené à réfléchir une fois de plus, en parallèle, sur les caractéristiques personnelles et les rythmes internes de l'analyste comme facteurs non négligeables dans le travail de base fonctionnel complexe de l'analyse, qui se joue bien au-delà du *working ego* conscient bien qu'il existe, heureusement, une homogénéité entre différents psychanalystes sur le plan de la formation et de la théorie.

LES ANIMAUX DANS LE TRANSFERT ANALYTIQUE

Dans cette partie de ma contribution, je m'occupe des aspects intégrateurs du rapport entre le moi et le soi (Bollas, 1987 ; Bolognini, 2002, 2008), que l'on observe dans la clinique à travers la compréhension classique en termes transférentiels de ce qui bouge dans l'intrapsychique et l'interpsychique, mais

qui semblent mis en évidence et facilités avec l'apparition d'animaux (concrets ou en effigie) dans le discours du patient.

Je vais évoquer ici plusieurs situations cliniques qui se caractérisent précisément par ces aspects intégrateurs à l'œuvre pendant le processus : en ce sens que les activités de penser et de sentir ont progressé d'une façon suffisamment conjuguée, équilibrée et harmonieuse, menant à une recomposition du sujet, des objets, de leurs clivages et de leurs relations complexes à la suite d'un certain travail d'élaboration.

Et, dans certains cas, il semble bien que les animaux (concrets ou en effigie, et de toute façon à leur insu) nous aient donné un coup de main (ou, plus précisément, un coup de patte) pour arriver à cette intégration.

LA TRANSFORMATION D'UN ANIMAL IDÉALISÉ

J'ai observé, il y a quelques années, une situation clinique réelle dans laquelle la rencontre avec la réalité canine ne correspondait pas aux attentes transférentielles idéalisantes de l'homme. J'avais alors en traitement Sergio, un jeune homme présentant des traits nettement narcissiques et solipsistes qui dépréciait profondément son chien pour sa dépendance et sa cordialité (un bâtard affectueux toujours prêt à jouer et à se laisser dorloter). Je ne reprendrai pas ici les éléments biographiques du patient que le lecteur pourra en partie imaginer – au moins en ce qui concerne les lignes essentielles – à partir de ce que je raconterai.

Dans une répétition, avec inversion des rôles, de l'expérience infantile de sa propre dépendance qu'il « faisait vivre » maintenant à son chien, Sergio considérait l'animal comme misérable, faible et rêvait d'en avoir un au contraire fier et méfiant d'une espèce dont il avait vaguement entendu parler : le lévrier du Mali.

Il m'avait expliqué que, dans les zones désertiques de ce pays africain, des groupes de lévriers à moitié sauvages suivaient les tribus nomades ; prenant part à la chasse, ils recevaient en échange une partie du gibier suivant un contrat implicite séculaire.

Une chose séduisait infiniment mon patient : c'était que ces lévriers, devenus en peu de temps les représentants idéalisés de son soi narcissique, ne soient pas vraiment domestiqués : ils suivaient certes la tribu mais en se tenant à une certaine distance (en fait, à quelques dizaines de mètres de la caravane), collaborant avec les humains dans une interdépendance conviviale mais en évitant les contacts directs avec eux ; ce qui, bien entendu, m'était apparu comme une métaphore « parlante » de son projet relationnel inconscient au début de notre

vie analytique commune, en plus d'une possible nouvelle version de certains aspects de sa situation primitive comportant une inversion des rôles.

Cette idée avait si bien fait son chemin en lui qu'au retour des vacances d'été, il m'annonçait s'être rendu en Afrique pour se procurer un chiot de lévrier du Mali qui, grâce à cet *acting out*, trottinait maintenant allègrement chez lui.

Le patient s'attendait à trouver en lui, en un sens, la « personnification » du style de relation dont il rêvait, c'est-à-dire un animal hautain et rétif au contact affectif.

Sergio, un type difficile, a rejeté chacune de mes tentatives d'explorer et d'interpréter le sens intérieur de cet amour : il défendait à tout prix, et sans trop y réfléchir, son aspiration à se représenter à travers ce chien.

Mais il n'avait pas tout prévu, à savoir que le sympathique petit bâtard de la maison, représentant à son insu des composantes affectives et libidinales saines de son self, allait en l'espace de quelques semaines bouleverser, sans aucune difficulté, tant le projet de son maître qu'une bonne partie du programme chromosomique présumé de son noble collègue africain : à force de jouer avec lui, de l'inviter à entrer en relation et de dormir avec lui, le lévrier avait fini par s'installer sur le grand lit de mon patient avec l'autre chien, « formant troupeau » dans une atmosphère de fusion béate.

Sergio, profondément déçu, ne s'en consolait pas : son moi conscient, en accord avec la composante narcissique dominante de sa personnalité, n'acceptait pas ce développement inattendu, révélateur d'une dimension conflictuelle et d'un désir profond très éloignés de son projet conscient.

Voyant comment le lévrier avait « cédé », qu'il appréciait de façon inattendue l'interdépendance, sa propre dignité, régie en lui par un idéal du moi fondamentalement antirelationnel, lui semblait diminuée.

Nous avons travaillé longtemps et nous sommes donné de la peine pour rendre cette situation compréhensible et pouvoir ainsi peu à peu la modifier. Le point fort auquel j'ai plusieurs fois fait référence était que, au fond, le petit bâtard, « *c'était aussi lui* » !

Toutefois, pendant un certain temps, il a été très difficile d'analyser le transfert en tant que tel : les liaisons reconnaissables entre représentations équivalentes mais pas concrètement identiques étaient attaquées. Selon lui, « c'était moi qui rêvais » de certaines choses ; selon Sergio, il fallait parler des chiens en tant que tels, de façon objective, etc.

Ensuite, peu à peu, inexorablement, les liens entre son monde intérieur et ce qui se passait avec ses chiens ont commencé à devenir plus évidents pour lui également ; la lecture intrapsychique de son rapport aux deux chiens (principalement en termes de rapport du moi central à deux parties différentes du self, l'une mal acceptée) s'est articulée progressivement, de manière

tridimensionnelle, avec celle de son rapport avec moi et avec les équivalents familiaux, du passé et du présent.

On pourrait dire – pour rester dans la métaphore canine – que Sergio a accepté avec le temps d’être nourri analytiquement de ma main, non pas indirectement et à distance, me – et nous – faisant peu à peu confiance.

Quand, quelques années plus tard, son traitement long et tourmenté s’est terminé avec un bon résultat, le patient m’a fait la surprise de venir à sa dernière séance accompagné de ses deux chiens.

Ce moment a été émouvant, car je savais à quel point ces deux animaux représentaient *consciemment* aussi pour lui son histoire intérieure, ses façons d’être et la preuve vivante d’un long parcours personnel de transformation.

Je peux dire que les deux chiens sont entrés en scène pour eux d’une façon cohérente, respectant jusqu’au bout leurs rôles « historiques » respectifs : le petit bâtard est venu directement à moi, remuant allègrement la queue, me flairant la main sans se méfier le moins du monde. Il était visiblement un sujet cordial, porteur d’une bonne expérience primaire qu’il pouvait répandre sans difficulté dans ses contacts avec d’autres. Ce qui n’était pas le cas de l’autre chien. Le lévrier du Mali a d’abord fait le tour de la grande pièce dont il a exploré le périmètre et ne s’est approché de moi que peu à peu, me flairant prudemment et « m’enregistrant » pour ensuite s’accroupir à environ un mètre de moi. Sa tête, son expression étaient effectivement très différentes ; elles présentaient indubitablement quelque chose d’énigmatique, surtout dans la forme (la façon dont les yeux étaient fendus), quelque chose d’« étrange », au moins par rapport au petit bâtard de la maison. Il est ainsi resté avec nous pendant toute la séance, tranquille, en représentation de cette partie narcissique de mon patient qui, engendrée par une histoire traumatique, aliénante et particulière, avait été suffisamment bonifiée, dé-idéalisée, intégrée dans sa conscience de lui, et transformée afin qu’elle puisse cohabiter de façon supportable avec l’autre partie, celle affective et libidinale qui avait survécu aux traumatismes.

Cette dernière avait pu finalement être acceptée, une fois surmonté le refus intérieur longtemps imposé par un idéal du moi hypernarcissique et désespérément défensif.

Cette rencontre finale a marqué la fin de notre travail.

UN CHIEN PEU EMPATHIQUE

La deuxième situation clinique « avec des chiens », beaucoup plus récente, est celle de Gemma, une belle fille de trente-deux ans, féminine et

sympathique, psychologue en analyse depuis deux ans, officiellement pour des raisons professionnelles.

Elle avait en apparence de nombreuses raisons d'être plutôt heureuse, mais elle ne l'était pas du tout ces jours-ci (après un an d'analyse) parce que Sandro, son fiancé « de longue date » (ils étaient ensemble depuis cinq ans), l'avait soudain laissée tomber, dans des circonstances peu claires.

Sandro était parti en disant différentes choses vagues et assez caractéristiques de quelqu'un qui a une autre relation mais ne veut pas l'avouer : « Je suis en difficulté... », « J'ai besoin d'être un peu seul avec moi-même... », « Il faut que je réfléchisse... », etc.

Mais, pendant un certain temps, l'idée d'une possible trahison n'avait pas effleuré Gemma qui avait semblé prendre à la lettre, avec douleur et trouble, ces justifications confuses, développant un sentiment décidément dépressif lié à ce qu'elle se croyait indignée d'être aimée.

Elle avait toujours pensé qu'ils se marieraient et fonderaient une famille. Elle l'avait également pensé quand, dix mois plus tôt, en pleine lune de miel analytique, elle avait convaincu Sandro d'adopter avec elle Jack, un chien de taille moyenne qui était devenu comme un enfant pour eux ; ou plutôt, à vrai dire, davantage pour elle que pour lui qui, à plus d'une occasion, avait montré qu'il n'appréciait pas cette présence qui lui faisait concurrence.

Maintenant, elle ne comprenait ni comment il avait pu la laisser, ni comment il avait pu également abandonner Jack apparemment sans difficulté. En l'écoutant, j'ai été naturellement amené à penser que Jack constituait pour elle une répétition générale de la maternité ; que Sandro (dans la réalité, fils unique) l'avait laissée seule avec un chien/enfant, vécu par lui comme un petit frère rival ; et que Jack condensait en lui, pour Gemma, le fils désiré et son côté abandonnique à elle.

Dans ce climat, Gemma est arrivée pour la première fois à une séance avec le chien en laisse ; elle semblait bouleversée, m'a dit n'« avoir pu le confier à personne » et m'a demandé de le laisser entrer.

Depuis l'époque du lévrier du Mali, les chiens n'entraient pas dans mon cabinet ; mais elle m'a semblé troublée et j'ai senti chez elle une telle souffrance que j'ai décidé d'accéder à sa demande.

Une fois admis, le chien Jack s'est comporté de façon classique : il a fait deux tours dans la pièce, flairé tout pour « enregistrer » l'environnement, après quoi, il s'est couché en rond et a somnolé.

Gemma a immédiatement commencé à parler de Sandro. Il semblait alors qu'elle commençait à soupçonner qu'il ne soit pas seul et cela la faisait beaucoup souffrir : Gemma s'est mise à pleurer d'abord doucement, puis plus

fort, jusqu'à fondre en larmes avec désespoir ; elle sanglotait tout en parlant et communiquait une émotion de grande peine et très violente.

D'un côté, je me suis attristé, en pleine résonance égosyntonique avec elle. De l'autre, je n'ai pu manquer de remarquer le comportement plutôt anormal de Jack qui continuait à dormir sur le tapis, comme si de rien n'était.

Je m'en suis étonné. D'après mon expérience, les chiens s'inquiètent habituellement beaucoup quand leur maître montre qu'il souffre : ils s'approchent de lui, entrent en résonance, au moins en s'agitant ; alors que celui-ci me paraissait parfaitement détendu.

Ainsi partagé, je suis passé alternativement sur un plan contre-transférentiel de la peine pour Gemma à une série de réflexions sur la rhétorique qui domine de façon diffuse la question de la sensibilité et de l'« empathie » des chiens à l'égard de leurs maîtres ; une croyance qu'il faudrait, semble-t-il, entièrement reconsidérer compte tenu de l'indifférence de Jack au désespoir de sa maîtresse.

J'en suis arrivé également à éprouver une certaine antipathie envers ce Jack qui me paraissait en réalité aussi inintelligent qu'un rhinocéros... rien à voir avec l'empathie !!!...

Dans la suite de la séance, Gemma s'est souvenue avec déchirement des sorties dominicales avec Sandro et Jack : de longues promenades pour faire courir le chien dont le bien-être était toujours la première préoccupation de Gemma. Sandro le percevait et cela l'ennuyait.

Il était également embêté qu'elle ait du mal à demander à Jack de sortir de leur chambre le soir – avec les conséquences que l'on peut imaginer sur leur sexualité. Plusieurs fois, Sandro s'était énervé de voir la manière dont le chien prenait une place privilégiée dans le cœur de sa maîtresse et il lui était arrivé de ne pas retenir un geste d'ennui à l'égard de l'animal qu'il semblait, cependant, parfois bien aimer.

Inutile de dire qu'avec les associations de Gemma, le regard que je portais sur Jack commençait à changer et mon contre-transfert devenait plus complexe, structuré, articulé, tandis que je m'identifiais alternativement aux différents acteurs de la scène.

De façon concordante, j'ai fait l'expérience de la douleur et de la peine pour Gemma, abandonnée par trahison (la suite ayant permis d'établir que Sandro avait en effet commencé une relation avec une autre femme, probablement sans chien).

De façon complémentaire, je me suis identifié au « tiers » et j'ai noté en moi une certaine compréhension pour l'intolérance de Sandro, même si je pensais que sa condition de fils unique, peu élaborée et très liée à l'unicité,

pouvait l'avoir rendu particulièrement intolérant envers cette « progéniture » occasionnelle, équivalente à un enfant/petit frère rival.

Je ne pouvais, de plus, oublier un élément important dans l'économie de leur couple, à savoir que le commencement de l'analyse de Gemma avait déjà enlevé à Sandro un *quantum* de centralité dans l'esprit de celle-ci ; ce qui ne lui avait probablement pas plu.

Mais ce qui m'a frappé le plus, c'est une pensée qui s'est présentée à moi spontanément, d'une façon peu rationnelle : « ... Tu veux voir que Jack dort bien tranquillement et qu'il ne se préoccupe pas du tout des larmes de sa maîtresse, car il a en réalité gagné la bataille : il sait avoir éliminé son rival et jouit maintenant béatement de posséder le terrain, comme un Œdipe du reste dénué de sentiments de culpabilité ?!... »

La séance s'est terminée ainsi, me laissant plutôt perplexe à l'égard de cette hypothèse bizarre que j'ai considérée comme une association et rien de plus. Gemma s'en est allée très triste.

Je suis resté avec cette interrogation curieuse, non dépourvue de revers théoriques : étant bien entendu que Gemma était ma patiente et que mes associations et fantasmes sur ce que Sandro pouvait avoir vécu ou ce que le chien Jack pouvait être en train de vivre faisaient partie du champ et se rapportaient de toute façon à Gemma, à son parcours intérieur et, conjointement, à l'usage transférentiel que Gemma faisait de ses objets et de moi qui l'écoutait... Comment se faisait-il que le chien Jack ait été aussi tranquille ?!

Je ne devais évidemment pas l'anthropomorphiser, mais sa tranquillité me paraissait également suspecte.

Dans les heures qui ont suivi, j'ai pensé que c'était de toute façon l'inconscient de Gemma qui avait construit cette scène, cette situation. Gemma avait trois frères et un père très possessif, extrêmement attaché à sa femme, qu'il n'accordait que peu à ses enfants.

On peut comprendre, par intuition, comment le processus analytique est peut-être en train d'induire une régression qui transgresse l'« être à trois », emblème de la « petite famille parfaite » : la fusion béate de Jack/« Gemma petite » dans la relation exclusive avec Gemma/« maman » est en train d'émerger comme la vraie moitié sous-jacente au tableau conscient désiré par le moi/Gemma « psychologue », qui ne sait en fait pas encore ce qu'elle désire vraiment (si ce n'est de façon conflictuelle) dans cette phase de sa vie et de son analyse : en substance, *être trois* ou *être deux*.

Je me suis alors demandé si l'animal, dans ce cas, n'avait pas été engagé inconsciemment pour une répétition générale, pour un test qui mettrait à l'épreuve les disponibilités réelles de Sandro à la paternité, mais aussi – et

plus profondément – pour re-mettre en scène l'ancienne partie de rivalité avec le tiers, dans un jeu d'élimination : « Qui exclut qui ? »

Le désespoir de Gemma était sincère car, Sandro la quittant, elle perdait vraiment quelque chose d'important. Il y avait de la vérité dans son désespoir : mais peut-être pas *toute* la vérité.

Le chien Jack était de fait un chien, mais pas exclusivement pour l'inconscient de Gemma, étant donné tout ce qu'il représentait dans le scénario interne.

J'ai accepté, avec une sérénité relative, le fait que la situation analytique était complexe et qu'il faudrait encore du temps pour qu'il devienne possible de parcourir de nombreux passages et de les comprendre. Je suis resté toutefois, à ce point, pris par une question destinée à rester pour le moment en suspens : *pourquoi Jack était-il tellement tranquille ?*

LES ANALOGIES ENTRE LA RELATION PHYSIOLOGIQUE HOMME-CHIEN ET LES ASPECTS DU TRAVAIL DE BASE ANALYTIQUE

Dans les deux exemples cliniques brièvement présentés ci-dessus, le transfert apparaît ou bien comme moteur de représentations à la recherche de compréhension et d'élaboration, ou bien comme obstacle préliminaire à une compréhension réelle de soi et de l'objet.

Dans les notes qui suivent, je souhaite au contraire évoquer rapidement les potentialités naturelles positives de la relation entre l'homme et le chien, puisque ceux-ci ont un équivalent non banal et non escompté dans plusieurs passages fonctionnels de la relation interhumaine en général, et dans la relation analytique en particulier.

Le chien aime vivre, jouer et travailler avec l'homme. Pour cela, il est habitué, depuis des milliers d'années, à créer et à partager avec nous une zone interpsychique de base, comme depuis les origines de sa propre histoire, il a coopéré dans le troupeau en syntonie avec ses semblables.

Mais seule une partie des humains sait reconnaître et utiliser cette zone commune, en répondant de façon « sensée » à l'invitation explicite de l'animal et en créant des situations significatives d'entente et de relation.

Comme dans les cas beaucoup plus dramatiques, relatifs à l'éducation des enfants, il se trouve qu'entre les maîtres et les chiens également, une éventuelle prédominance pathologique de l'« intrapsychique » humain surdéterminé, par rapport à l'ouverture à l'« interpsychique » partagé, peut empêcher que se crée dans le couple quelque chose d'utilisable, dont il est possible de

jouir, de profondément sensé, et engendrer des situations stériles et frustrantes pour au moins un des deux partenaires.

L'excès de projection de la part du maître, que nous dirons ignorant et incompetent, révèle tout le caractère pathologique de la substitution de la réalité de l'autre et de la suppression d'une zone possible d'expérience intersubjective partagée.

Nous pourrions, précisément à partir de l'observation de la relation homme/animal, donner une liste infinie d'exemples (pour la plupart assez négatifs) de prédominance de l'intrapsychique humain en ce qui concerne la perception de la réalité psychique d'autrui : je suis maintenant assez entraîné à reconnaître les signes de déception et de mortification chez un chien qui n'est pas suffisamment compris par quelqu'un, ni dans ses besoins ni dans ce qu'il propose comme jeu, échange, collaboration ou simplement comme façons de vivre ensemble et d'être en contact ; et les analogies avec l'incompétence relationnelle adulte/enfant sont souvent évidentes, même si l'on ne peut totalement les superposer.

Pour l'analyste, non seulement les analogies négatives sont intéressantes – celles qui se traduisent par des dysharmonies de la relation du sujet à ses objets internes et/ou avec des parties du self –, mais aussi les analogies positives. Je considère que notre travail consiste également à étudier ce qui est sain, naturel, ce qui marche bien.

L'étude de la physiologie interpsychique peut contribuer à une compréhension aussi bien de la pathologie que des processus qui font partie de la cure.

Naturellement, je prends comme point de départ le fait que les dimensions intra- et intersubjective sont de fait indissociables pendant le traitement, même s'il peut y avoir une oscillation dans la prédominance occasionnelle de l'une ou de l'autre (Green, 2000).

*

* *

« *Vie en commun* » et « *collaboration* » sont, me semble-t-il, les deux mots-clés pour comprendre la dimension interpsychique qui peut réunir l'homme et le chien dans certaines situations.

L'interpsychique (Bolognini, 2004) est pour moi cette dimension de vie en commun et de coopération dans laquelle le self s'étend – naturellement et de façon non pathologiquement divisée – à un autre être proche, avec des effets qui se propagent parfois de manière réciproque également au niveau du moi central, avec un acquis de conscience de ce qui est en train de se passer – mais pas toujours et pas nécessairement.

Comme je l'ai déjà précisé précédemment, je trouve au contraire utile l'expression de « *transpsychique* » (R. Kaës, dir. R. Kaës, H. Faimberg, M. Enriquez, J.-J. Baranes, 1993 ; R. Losso, 2000, 2003) pour désigner les processus pathologiques dans lesquels l'extension enfreint les frontières de l'autre de façon violente, intrusive ou sournoise, en passant par des voies anormales et non consensuelles, avec une altération et une expropriation de la subjectivité d'autrui.

Je mentionne ici l'interpsychique bien entendu sans faire aucunement référence à la télépathie ou à des phénomènes paranormaux divers, mais plutôt à l'état de *fusionnalité primaire physiologique bénigne et nécessaire* (Neri C., Pallier L., Petacchi G., Soavi G.C. et Tagliacozzo R., 1990) que nous reconnaissons tous comme légitime et même « juste » dans le couple mère/petit enfant, où elle sert au développement et à la transmission de la vie et des compétences tant que la maturation, qui amènera au détachement progressif, n'a pas commencé. On peut également reconnaître en celle-ci, dans les situations heureusement naturelles, la caractéristique de la « coopération », dès le premier *intake* lié à la succion de la bouche au mamelon.

Il y a dans la littérature analytique une longue tradition théorique traitant du concept de « coopération », qui commence avec l'essai de Freud de 1912 (« Sur la dynamique du transfert »), où il décrit la complexité de l'ambivalence à l'égard de la tâche.

J. Sandler (1980) a étudié l'analogie de la coopération en analyse avec la disponibilité de l'enfant à accepter l'aide de l'autre pour affronter des difficultés intérieures ; H. Etchegoyen (1986) a mis en évidence le lien profond de la coopération avec le modèle de la succion au sein ; et H. Segal (1994) a apporté le concept de « coopération inconsciente », qui se structure au cours de l'analyse au-delà du programme conscient du moi du patient. Ce sont là des pages désormais historiques, qui gardent une remarquable validité.

Dans la continuité de ces études, je m'intéresse ici à l'interpsychique : un niveau de fonctionnement « à bande large » qui permet la coexistence naturelle et non dissociée, mais au contraire en continuité, d'états d'esprit où l'objet est reconnu en tant que séparé, avec d'autres où cette reconnaissance est moins nette : non pas pour des raisons pathologiques mais du fait d'un *état temporaire, ayant un but et transitoire, de fusionnalité commensale et coopérative* (Bolognini, 1997, 2002 a ; Fonda, 2000) qui fait partie d'une vie en commun mentale des êtres humains, à la fois bonne et normale.

La capacité/nécessité qu'ont les chiens de vivre avec d'autres, également sur le plan psychique, est liée à l'origine, comme chacun le sait, à la vie en troupeau, en groupe, mais aussi à une propension naturelle au « travail

commun » dans la chasse et la défense du territoire et du patrimoine génétique de leur communauté.

Mais elle est également liée au jeu, parfaitement en accord avec le dispositif naturel de l'enseignement/apprentissage : les loups, ancêtres de nos chiens, reçoivent eux aussi une « formation ».

Je fais ici de nouveau appel à notre imaginaire historique commun : Jo-fi et Freud vivaient quotidiennement ensemble dans le microcosme du 19 de la Berggasse, où ils formaient une « unité opérationnelle » éprouvée, au sein de laquelle Jo-fi semblait avoir des tâches modestes mais bien définies : celles d'être là, de tenir compagnie à son maître, de se montrer patient avec les hôtes, et de dire ensuite « assez » (il semble que Jo-fi ait été une sorte de sablier vivant eu égard à la durée des séances), non pas par hasard mais sur la base d'un protocole convenu et établi jour après jour (Accerboni, 1990).

Nous ne savons pas quelle idée Jo-fi se faisait des contenus de la séance, mais tout laisse imaginer que Freud appréciait profondément cette coalescence fondamentale et circonscrite de son propre soi avec celui de l'animal qui lui était cher et, précisément, familier. Cela contribuait au fonctionnement brillant des niveaux égoïques plus évolués et différenciés de son esprit, mettant fondamentalement en œuvre une satisfaction agréable de son soi.

Je pense qu'il faut tenir compte du facteur économique pour apprécier pleinement ce type de fonctionnement : je formule l'hypothèse que cette fusionnalité implicite, partielle et circonscrite, « suffisamment saine », atténue les angoisses de séparation, offrant au moi la possibilité d'une économie d'énergie d'une dépense défensive moindre.

Cette économie d'énergie, caractéristique des situations de tranquillité réelle, met à la disposition du moi un *quantum* de ressources précieuses pour d'autres investissements opérationnels.

DE L'INTERPSYCHIQUE À L'INTRAPSYCHIQUE : UNE MÉTAPHORE « DE CHAT »

Cet aspect de l'économie d'énergie me permet à la fois d'évoquer une métaphore que je considère comme utile et de rendre justice à l'autre animal qui vit traditionnellement sous le même toit que nous : le chat.

En fait, je parle ici davantage d'une modalité spécifique de relation entre les humains et le chat que de l'animal lui-même : j'évoque l'utilisation de la « chatière », une petite ouverture à la base des portes cochères en bois des maisons médiévales italiennes, à travers laquelle le chat de la maison pouvait

entrer et sortir, détalier, filer en douce sans attirer l'attention de ses maîtres ni les déranger, alors qu'ils étaient occupés à autre chose.

Cet ancien dispositif a été revalorisé et réutilisé ces dernières années en Europe et en Amérique, à tel point que l'on trouve actuellement dans le commerce différents modèles de chatières adaptables à toutes sortes de portes.

Je considère que la chatière peut bien symboliser un courant inconscient, une porte entrouverte entre l'appareil mental du patient et celui de l'analyste, ou au moins une ouverture préconsciente circonscrite à un niveau peu visible.

Dans le fragment clinique suivant, qui pourrait intéresser les amateurs de paradoxe, le travail interpsychique est en partie exprimé, en partie effectué à travers un événement/vécu partagé : un éclat de rire.

Dans l'échange, l'analyste fonctionne d'abord comme objet, puis comme cosujet pour le patient. En marge de l'illustration clinique, je signalerai une analogie fonctionnelle possible avec le dispositif de la chatière.

Je rapporte ici une séance où Franco se tait vingt-cinq minutes pendant lesquelles je m'occupe d'abord avec intérêt à écouter son silence ; je m'interroge ensuite sur la signification possible de celui-ci en rapport avec les dernières séances (sans aboutir à grand-chose) et je me perds enfin à penser à des affaires personnelles.

Le patient : « Vous pensez que je suis silencieux ; en réalité, je suis en train de vous raconter le rêve de cette nuit, dont je ne me souviens pas. »

Nous éclatons de rire tous les deux spontanément ; pour le moment, le motif de ce rire n'est pas évident, mais il est en revanche certain que nous partageons tous deux la sensation que le patient a réussi à dire quelque chose de remarquable ; le ton avec lequel il a prononcé sa phrase a laissé transparaître chez lui de la surprise à l'égard de ce qui lui était venu à l'esprit et, en même temps, une ironie agréable envers lui-même.

Dans les échanges suivants, le sens de ce « déclenchement » intrapsychique du patient devient peu à peu plus clair (Franco a réussi à verbaliser une réalité intérieure clivée en me la communiquant avec un début de réintégration ; toutefois, nous sommes ici encore dans une zone de résolution subintrante et le patient se sert de l'analyste comme objet) ; le sens de l'éclat de rire spontané et convaincu qui nous a instinctivement réunis commence également à apparaître – notre découverte commune de l'existence secrète d'un dialogue clivé en lui nous a amenés à partager de l'étonnement et de l'amusement et un sens a ainsi été donné au silence qui avait précédé. En quelques mots, le patient a montré qu'il avait conscience, entre autres choses, de mon attente à son égard.

À ce moment-là, j'aurais bien entendu aimé connaître le contenu (préssumé) du rêve du patient, mais ce qu'il a réussi à me dire et à se dire à lui-même était déjà intéressant. Au-delà de cela, la façon dont il me l'a dit est

assez significative : à travers la forme de communication qu'il avait choisie, Franco m'a montré qu'il pouvait compter sur un espace commun sûr, qui nous appartenait, au sein duquel le paradoxe pouvait également être accueilli et écouté, non sans quelque espoir qu'il soit compris et serve à quelque chose.

En un certain sens, Franco montre dans ce fragment de séance qu'il peut se « fier analytiquement à nous deux », me convoquant comme cosujet dans l'élaboration condensée et syncopée (proche, par sa rapidité, de l'intuition) qui s'effectue en partie et s'exprime également en partie avec l'éclat de rire.

Au moyen d'une métaphore, nous pourrions dire qu'après que le chat/préconscient se soit faufile dans la maison par surprise à travers la chatière/intuition, c'est le moi conscient du patient qui m'a ensuite invité à partager quelque chose en ouvrant manifestement la porte (un passage à ce moment-là non seulement interpsychique, mais aussi officiellement interpersonnel, non plus « secret »).

Je m'arrête brièvement sur cet élément de la « chatière » : celui-ci symbolise bien un dispositif structurel (il fait partie de la porte) et fonctionnel (il a été conçu à dessein, afin que le chat puisse remplir sa fonction qui est de capturer les rats tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la maison), non seulement intrapsychique, mais aussi interpsychique.

La chatière est bien distincte de la porte par laquelle des personnes peuvent passer, mais aussi des fentes accidentelles qui offrent un passage aux rats, hôtes clandestins, parasites et nuisibles pour la communauté/appareil interpsychique-relationnel.

Je pose l'hypothèse que le dispositif de la chatière correspond, du point de vue topique, à un niveau mental préconscient et, du point de vue fonctionnel, à un niveau interpsychique qui n'implique pas *l'ouverture totale et « officielle »* (c'est-à-dire *interpersonnelle, avec une pleine participation du moi conscient*) de la porte, mais qui, en même temps, ne correspond pas aux fentes inconscientes et à la transmission « transpsychique » – le niveau auquel les « rats »/identifications projectives pathologiques agissent.

L'analyse « construit une chatière » et entraîne le « chat » (le préconscient) à s'en servir.

Dans l'échange interpsychique, nous acceptons toujours – implicitement, mais aussi instinctivement, de façon consensuelle, et avec une économie d'énergie significative (nous ne devons pas dépenser de l'énergie pour ouvrir et refermer la porte à chaque fois) – que « le chat » entre et sorte, qu'il avance et revienne en arrière entre nous et les autres.

Parfois, nous le voyons et le remarquons, parfois pas. Son passage est un événement naturel, non invasif et non parasite, il n'est pas sujet à un contrôle rigide et, en général, il ne nous dérange pas.

L'image de la « chatière » se révèle donc utile pour nous comme symbole de quelque chose de différent et d'intermédiaire entre l'ouverture totale de la porte « interpersonnelle » et l'effraction clandestine des fentes « trans-psychiques » dont les rats profitent de manière inconsciente, clandestine et parasitaire.

La chatière est au contraire plus proche de l'interpsychique ; elle permet une collaboration entre deux sujets dans un mode de fonctionnement détendu et adéquat sur le plan économique. Bien entendu, cela ne décrit qu'une partie du fonctionnement de l'analyste et du patient pendant la séance.

L'empathie psychanalytique possible, événement précieux, éventuel et rare en analyse, est un état psychique complexe, individuel ou à deux, qui a également besoin d'une praticabilité des niveaux fonctionnels interpsychiques, mais pas seulement de ceux-ci (Bolognini, 2002, 2004, 2008) : de façon imagée, cette empathie a besoin tant de la chatière que de la porte.

En conclusion, j'espère non seulement que ces pensées synthétiques auront contribué à notre thème, mais aussi d'avoir rendu hommage à la nature réelle et symbolique de nos amis animaux, en laissant émerger les sentiments d'enchantement, de reconnaissance et de perpétuelle surprise qui nous les rendent tellement proches et significatifs.

Je sais du reste que la plupart des psychanalystes partagent ces sentiments, que le fondateur de notre science vivait fortement et exprimait avec une franchise à la fois émerveillée et merveilleuse.

(Traduit de l'italien par Anne-Lise Hacker.)

Stefano Bolognini
Via dell'Abbadia 6
40122 Bologne
Italie

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Accerboni A. M. (1990), Il segno di un'amicizia, in *Topsy: Le ragioni di un amore*, M. Bonaparte (éd.), Turin, Bollati Boringhieri ; Le signe d'une amitié (préf.), in *Topsy : les raisons d'un amour*, Paris, Payot et Rivages, 2004.
- Bollas C. (1987), *The Shadow of the Object: Psychoanalysis of the Unthought Known*, Londres, Free Association Books.
- Bolognini S. (2002), *L'Empathie psychanalytique*, Toulouse, Érès, 2006.
- (2004), La complexité de l'empathie psychanalytique : une exploration théorique et clinique, *RFP*, t. LXVIII, n° 3, p. 877-896.
- (2004), Intrapsychic-Interpsychic, *International Journal of Psychoanalysis*, 85, part. 2, p. 337-357.

- (2008), *Passaggi segreti. Teoria e tecnica dell'intersichico*, Bollati Boringhieri Editore, Turin.
- Etchegoyen H. (1986), *Fondements de la technique psychanalytique*, Paris, Hermann, 2005.
- Fonda P. (2000), La fusionalità e i rapporti oggettuali, *Riv. Psicoanal.*, 3, p. 429-449.
- Freud S. (1912), Sur la dynamique du transfert, *Œuvres complètes XI*, Paris, PUF, 1998, p. 107-116.
- Green A. (2000), The Intrapsychic and Intersubjective in Psychoanalysis, *Psychoanalytic Quarterly*, 69, p. 1-39.
- Kaës R. (1993), *Le Groupe et le sujet du groupe*, Paris, Dunod.
- Kaës R., Faimberg H., Enriquez M., Baranes J.-J. (1993), *Transmission de la vie psychique entre générations*, Paris, Dunod.
- Losso R. (2003), L'intrapsichico, l'interpersonale e il transpsichico nella psicoanalisi di coppia, *Relazione al Centro Psicoanalitico di Firenze*, 30 janvier 2003.
- Neri C., Pallier L., Petacchi G., Soavi G.C., Tagliacozzo R. (1990), *Fusionalità*, Rome, Borla.
- Sandler J. (1980), *The Technique of Child Analysis: Discussions with Anna Freud*, Londres, Hogarth Press ; trad. ital.: *La tecnica della psicoanalisi infantile. Seminari con Anna Freud*, Boringhieri, Turin, 1983.
- Segal H. (1994), Phantasy and Reality, *The Contemporary Kleinians of London*, R. Schafer (ed.), New York, International University Press, 1997.